

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 44

Artikel: Gueliet et lo bailli
Autor: Dénéréaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'appelle à mon chevet la servante Jeannette.
 « Quel est donc, s'il vous plaît, cet infernal tracas ?
 D'où partent tous ces cris ? on frappe à tour de bras ;
 Et pourquoi dès l'aurore un pareil tintamarre !
 — Monsieur, dans le logis on a les *Remueurs*. »
 Les *Remueurs*, bon Dieu ! que ce nom est bizarre !
 Hélas ! serait-ce point quelque troupe barbare
 D'avides maltôliers, d'infâmes exacteurs,
 De recors, de sergents, ou de voleurs peut-être ?
 Allons, habillons-nous ; près d'eux il faut paraître,
 Et calmer, s'il se peut, leur bouillante fureur.
 Les *Remueurs* ! ce nom, dans mon âme frappée,
 Je l'avoue, excita la plus vive frayeur.
 Enfin, à tout hasard, muni de mon épée,
 Je me rends au salon, glaces, écrans, flambeaux,
 Fauteuils et canapés, commodes et bureaux,
 Tout était emporté.... Bon Dieu, dis-je en moi-même,
 Ce n'est donc pas en vain que, dans ma crainte extrême,
 Un noir pressentiment venait me tourmenter ;
 La maison est pillée, il n'en faut plus douter.
 Puis, passant du salon à la pièce voisine,
 Par le bruit attiré, j'arrive à la cuisine.
 Qui vient s'offrir alors à mes yeux ébahis !
 Le croirez-vous ? c'était la Dame du Logis,
 La piquante Fanny, ma jeune et vive hôtesse ;
 Une coiffe de nuit couvre sa blonde tresse,
 Sa robe est retroussée, et, sous un court jupon,
 D'un mollet arrondi brille le fin coton ;
 Du plus vif incarnat sa joue est allumée,
 Dans sa gauche elle tient, elle agite un torchon,
 Et d'un balai poudreux dont sa droite est armée,
 (Semblable à cet acier qui commande une armée)
 Elle ordonne, elle suit les prestes mouvements
 Qui font gémir les murs jusqu'en leurs fondements.
 » Allons, dit-elle à l'un, d'une voix animée,
 » *Ebaraignez* ici, jetez là du *reisson*,
 » Avec cette *pannosse* essuyez ce *pochon*,
 » Prenez ce pot de *greube* et trempez-y ces *pattes*,
 » Otez sur ce *tablas* ces *petoles* de *rattes* ; »
 A l'autre : « Eh bien, voyons, sans tant *patenocher*,
 » *Rangez*-moi ce *péclé* que je vois *brelancher* ;
 » Recloquez ce *liteau* qui va tout de *bizingue*,
 » *Ebriquez* ce *toupin*, sa *manille* est en *bringue* ;
 » Et vous, Jeannette, allons, pour vous *émoustiller*,
 » Là haut, sur le *placard*, allez vous *aguiller*,
 » Et d'un coup d'*épousoir* ôtez ces *rauferies*.
 » Près de ce *beneton* que vois je *bambiller* ?
 » C'est un *guindre* entouré d'un tas de *truyerries*,
 » C'est bon, redescendez, *avantez* ce *coissin*,
 » Cette *casse* est *gâtée*, il faut chez le *magnin*,
 » La porter ce *tantôt*. Ah ! l'ennuyeux *négoce*
 » Tout devrait être fait depuis que je *bregause*,
 » Mais avec ces *patets*, j'en ai jusqu'à demain. »
 Et comme j'approchais, ma pétulante hôtesse :
 « Ah ! Monsieur, pardonnez si, dès le grand matin,
 » Dans cet appartement tout est mis en *cupesse*,
 » Tout est *écalabré*, car j'ai les *Remueurs*. »
 A ces mots, la gaité succède à mes frayeurs
 Et comptant à Fanny ma risible épouvrante,
 Je dérobe un baiser sur sa bouche charmante,
 Et je cours tout joyeux, rengainant mon fêtu,
 Achever à loisir mon somme interrompu.

Gueliet et le bailli.

Gueliet étâï on farceu daô diâblio. On dzo ye s'eïn va tsi lo bailli dé Romanmotî po lâï portâ on petit cayon de lacé. Ein arrevein aô tsaté, ye dit à la serveinta : — Voâïquie po monsu lo bailli ! — Cé même dzo yavâï on grand repé aô tsaté et l'etions dozé à trablia. La serveinta va deré à Monsu : Dité-vâï, noutron maîtrè ! l'âï ya Gueliet que vo z' apporté on galé petit cayon, que l'âï faut te deré ? — Ah ! Gueliet est quie ; eh bin, fâ lo eintra.... Gueliet entré dein lo pâïlo yô ti cliau monsu dinâvont, ein desein : Bon vépro à tot lo mondo ! — Alù, m'n'ami Gueliet, repond lo bailli ; preind onna chaula et châta té quie on moment. — Gueliet peinsâvè qu'on l'âï baillièrâï oquie à medzi : m'a rein ; lo bailli volliâvè finalameint lâï férè deré dâï farcès po férè rirè cliau monsu, et Gueliet sé peinsa : Atteinds bougro, adon que te ne vaô rein mè bailli à rupâ tandique vo vo regâlâ tit, l'âï té vu praô férè peinsa !... Lo bailli l'âï dit : — Eh ! bin, Gueliet ! quin bon nové ? — Oh ! monsu le bailli, on rudo nové ! — Et quié ? — Noutra trouïe a fé l'autro dzo treizè petits cayenets et le m'a qué dozè têtets. — Te possibllo ! dit lo bailli tot ébâhi, et quand yen a dozè que têtant, que fâ lo treizième ? — Hélas ! monsu le bailli : ye fâ coumein mè, ye vouâïtè medzi lè z' autre

Et lo bailli se veni ou n'assiéta po Gueliet !

C. C. D.

Porquié Isââ Pequegni né sé vaô pas mariâ !

Isââ Pequegni avâï veintè sa-t-an, et n'étâï qu'on gros benêt, on mi-fou ! Son père, qu'étâï on retso païsan, bin éduca, l'âï dit on dzo : Isââ ! té faut té mariâ ! — Ma fâï na que ne vu pas mé mariâ ! — Et porquié, l'âï dit son père ? — Pardieu, porquié ! que t'es fou ! paceque ne vu pas mé mariâ !

Son père essia plusieu iadzo dé lo décida, m'a pas fotu. L'avâï biô l'âï deré que cognesâï onna dzouilla et dzeintia grachaôsa que s'arâï bin b'n' ése d'êtrè madama Pequegni la djeina, Isââ ne coudesâï rein ourè et s'aintêtavè à restâ valet.

A la fin, son père l'âï dese : Attiuta m' n'ami ! ne sé pas porquié te t'ostinè à ne pas voliâï té mariâ, ka mè su bin mariâ mè, et yété encora pe djeino qué té, et et porquié ne farâï tou pas coumein mè ? — Paceque, l'âï repond Isââ, té, f'as mariâ ma mère, tandique mè foudràï mé mariâ avoué on n'étrandzire !

C. C. D.

Robinson Crusoë II.

II.

Je ne me dissimulai pas que ma disparition allait consterner ma famille ; mais rien ne pouvait m'arrêter, et, comme mes excursions nocturnes ne me permettaient pas de dormir tout mon soûl, le remords n'avait pas la puissance de troubler mon sommeil. Sans nier l'influence du remords, je crois encore aujourd'hui qu'un brigand très fatigué peut dormir aussi profondément qu'un honnête homme.

Donc, bien affermi dans ma résolution, et n'éprouvant pas le besoin d'une solitude absolue, j'emmenai mon chien *Cailleteau*, qui ne fit aucune difficulté pour me suivre, ainsi qu'une chèvre laitière appartenant à ma grand'mère, après lui avoir préalablement une petite sonnette qu'elle portait au cou.

Une fois dans mon île, je me déshabillai, je me jetai à l'eau et